

LE PÈRE PEINARD



Réslecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE { Un An 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR { Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LA CHASSE AUX BOUFFE-GALETTE

PARAIT QU'ELLE EST OUVERTE, FOUTRE!

Garnieribus secoué! Lockroy revolvérisé!

Chouettes Réunions à Cherbourg et Besançon



Pauvres Dépotés!

Eh foutre, c'est-y que le métier de dépoté commencerait à devenir malsain? Ça ne serait pas du superflu, nom de dieu!

Il serait bougrement de saison que les risques à courir grossissent assez, pour que le trac des aváros contrebalance chez les ambitieux, l'amour des vingt-cinq balles.

Du coup, les places seraient moins recherchées.

Cré mille marmites, à compter les gnons, qu'en l'espoir des chèques, encaissent les candidats, on peut facilement conclure que le métier de bouffe-galette est en passe de devenir aussi périlleux que celui de roi.

Autrefois, la vie de dépoté était, non

pas rose, mais couleur de billet de banque.

Maintenant voici que ça tourne couleur beurre noir... des yeux pochés.

Pauvres salauds de candidats, ne geignez pas trop! C'est votre apprentissage... S'il est dur, c'est que les temps le deviennent.

Allez, si vous êtes élus, vous en verrez bien d'autres : le populo vous tient en réserve des assaisonnements qui ne seront pas piqués des vers. En effet, vous supposez bien qu'il ne s'amusera pas toujours à vous goberger?

Un de ces quatre matins, l'envie peut lui venir de vous foutre à la porte. Et dam, pour cette besogne, pas n'est besoin de dire qu'il prendra plutôt une trique que des gants.

C'est évidemment pas rassurant pour vos fesses. Mais, que voulez-vous? Personne ne vous force à être dépotés!

D'ailleurs, jusqu'ici, à part Lockroy qui, au lieu des 25 balles traditionnelles, a encaissé deux balles... de revolver, on ne vous a administré que des taloches, des renforcements ou de la bouze de vache.

Vous plaiguez pas, foutre!

Ainsi les deux candidats qui, la se-

maine dernière, ont étrenné dans un petit patelin des environs de Roubaix, n'ont pas été trop secoués. Pour les faire taire, les bons bougres sont allés à l'écurie voisine et ont rapporté de la mouscaille qu'ils leur ont foutu en plein sur le gnass.

Quelques choppes de bière, que les gas avaient eu la jugeotte de vider au préalable, ont bien papillonné autour de la hure des deux types, mais sans les érafler.

A Paris, c'est d'abord Yves Guyot qui a manqué la danser... mais il a manqué, nom de dieu! C'est un lapin, le jean-foutre : il a eu le courage de s'esbigner avant que la dégelée de marrons, à laquelle il a plus que droit, soit venue lui rafraîchir les sens.

Moins bidard a été Maujan : au lieu de le porter en terre, kif-kif Malbrought, c'est chez le pharmacien, qu'à quatre on l'a porté. Les pains lui avaient été distribués avec tant de générosité qu'il en avait tourné de l'œil.

A Clignancourt, le ratichon Garnieribus n'a pas été épargné : le père des mouches a eu beau le prendre sous son abattis, comme les poules font de leurs poussins, il n'a réussi qu'à le protéger à moitié.

Le cafard s'étant amené à la Maison du Peuple, a été hué et bousculé, je ne vous dis que ça!

Quand il a voulu s'esbigner, une chiée de bons bougres ont processionné derrière son jupon. Tous les petits merdaillons de Notre-Dame-de-la-Galette, qu'on avait mobilisés pour la circonstance, étaient impuissants à protéger leur cafard.

Boulevard Barbès, Garnieribus s'est enquillé dans un tramway; mais les gas étaient toujours à ses trousses, trottant aussi vite que filait le tram. Si bien qu'à la descente, l'enfroqué a eu la veine de tomber au mitan d'une bande de sergots, qui, turellement, l'ont protégé et conduit à la gare.

Ces sergots, pas besoin de vous le dire, les camaros, c'étaient des anges déguisés.

Puisque j'en suis à Garnieribus que je dise deux mots de ce jésuitard: le cochon serine qu'il fait la guerre aux juifs et aux francs-maçons. Quel mensonge! C'est si peu vrai que toutes les grosses légumes de la Compagnie du Nord, qui sont tous des larbins à Rothschild sont les plus enragés à le pistonner.

Allez, les bons bougres, faut pas se laisser empaumer par ces ragougnasses: jésuites, juifs et francs-maçons, malgré leurs bisbilles apparentes, seront toujours d'accord quand il s'agira de plumer le populo!

**

De tous les bonimenteurs qui ont été floppés, c'est Lockroy qui a gobé la plus forte dose:

Dimanche, le birbe s'amenait à une réunion de son comité, quand il croise dans l'escalier Moore, le colignon-poète: « Eh, citoyen Lockroy, qu'il lui dit, aboulez-moi dix francs, j'en ai absolument besoin. »

Le bouffe-galette envoie bouler son électeur. Lockroy n'ayant pas voulu casquer, Moore a fait cracher son revolver.

Pan!... Pan!... Il a tiré deux balles.

Quel raffut, nom de dieu! Lockroy s'est carapaté dare-dare: il est venu s'affaler dans les bras de son comité, braillant à l'assassinat. On l'aurait écorché vif qu'il n'aurait pas fait davantage de fouan.

On a déshabillé le type et on a dégotté sur le côté une écorniflure de rien du tout: une des deux balles avait seule porté, en glissant sur le gilet.

Quand Lockroy a eu repris ses sens et qu'il a su l'histoire du gilet sauveur, il a vite envoyé un larbin en commander une douzaine.

Mille dieux, c'est le fabricant de gilets qui s'en paie une bosse! Il n'a plus besoin de se démancher le boyau culier: sa fortune est faite! Le voilà bombardé « fournisseur de gilets pour dépotés, à l'épreuve de la balle ».

Pour ce qui est de Moore, il a été arquepincé dans la rue par deux trous-du-cul de roussins amateurs. Il est maintenant à Mazas.

Qu'en va-t-on faire?

On parle de le foutre dans une maison de fous, sous prétexte de loufoquerie.

Nom de dieu, je ne vois pas trop comment on va biaiser pour le traiter de ma-

boule, simplement parce qu'il a pris pour cible le gilet d'un bouffe-galette?

**

Il y a un siècle, le grand-père à Lockroy était un sacré conventionnel, qui faisait hardiment la chasse aux aristos. Dame, c'était pour lui, — et ses descendants — qu'il travaillait: à preuve que son petit-fils est un des gros matadors de la gouvernance.

A l'époque, Saint-Just, un bougre que le Lockroy d'aujourd'hui a à la bonne, dégoisait ainsi du haut de sa cravate: « Y a pas à tourner autour du pot: Louis Capet mérite la mort, sans rémission! Y aurait en France 25 millions de niguedouilles opposés à sa crevaision, — què-que ça foutrait? Il suffit d'un seul bon bougre pour le condamner à mort... »

Et le grand-papa à Lockroy approuvait, jouant du battoir à s'en user le creux de la main.

Qu'était Louis Capet?

Le roi! Le souverain!

C'était pour ça que tout citoyen avait droit de lui faire son affaire.

Aujourd'hui, la souveraineté qu'exerçait Louis Capet a changé de griffes: son raisiné a fait germer une trifouillée de rejetons, — les jardiniers appellent ça « des gourmands ».

Ces rejetons se partagent entre eux la belle galette qu'autrefois Louis Capet étouffait seul.

Puis, comme le populo devient pointilleux, au lieu de garder la souveraineté jusqu'à leur crevaision, ces sacrés « gourmands » la font ressemeler tous les quatre ans.

Peut-être bien que Moore a lu le pallas de Saint-Just et en a conclu qu'il n'y a pas de distinguo à établir entre Louis Capet et les fripouillards qui ont chauffé sa place.

Conséquemment, il a dû se dire que son droit de citoyen est aujourd'hui kif-kif ce qu'il aurait été en 93.

Y a même ceci en plus: c'est que de notre temps, les dépotés promettent des foulititudes de choses: en paroles, ils sont toujours prêts à faire le bonheur du populo,

Et ils ne réussissent qu'à faire le leur, nom de dieu!

Le cocher Moore ayant pris tout cela au pied de la lettre, aura voulu que Lockroy cesse de le mener en bateau et exigé du bonheur réel.

Dimanche, à son estimation, il tarifait ce brin de bonheur à dix balles.

Le souverain Lockroy n'a rien voulu savoir.

Le colignon l'a trouvé mauvaise.

Pour lors, il a suivi les conseils de Saint-Just et de grand-papa Lockroy: il n'a pas demandé l'assentiment des autres citoyens pour revolveriser un morceau de souverain.

Lui seul! Et ça a suffi.

**

Turellement, je suis tout à fait de l'avis de ceux qui trouvent que les balles de revolver, (même sur des gilets), que les pains sur la hure, les gnons dans les côtes, la crotte dans le bec,..... que tout

cela, et le reste, n'est pas agréable à recevoir!

Mais alors, pourquoi se foutre dans le cas d'être enner?

Il serait si simple de s'aligner pour que ces anicroches disparaissent:

Ohé, les candidats bouffe-galette, y aurait qu'à fiche au rancard l'ambition et l'envie de dominer; y aurait qu'à vous borner à vivre en bons bougres, au lieu de viser à ronger le populo.

Du coup, la gouvernance étant détraquée, les patrons, les richards et toute la séquelle n'ayant plus rien pour les soutenir et les aider à plumer les protos et les paysans, la vieille société coulerait à l'é-gout...

Mais, mille marmites, pas de rêve!

Vous ne lâcherez prise que quand le populo vous desserrera les mâchoires!



FIASCO DE JUGEURS

Enfin, après avoir fait moisir Gustave Mathieu trois mois en prévention, les marchands d'injustice se sont décidés à l'expédier aux assises.

Ça leur faisait mal au cœur, nom de dieu, car les vaches savaient bien que toutes les accusations empilées contre lui ne tenaient pas debout. S'ils avaient pu, le copain serait resté en prévention toute sa vie. Mais, y avait pas plan!

En assises, ça a été un four complet pour les jugeurs. Quoique bourgeois, les jurés ont refoulé à l'infecte besogne qu'on leur commandait; ils ont acquitté Mathieu.

Cré pétard, avec l'acquiescement de Francis, ça fait une riche paire de baffes collées sur la tronche pourrie des enjuponnés.

Ce qu'on a essayé de crapuleries contre le camaro, mince alors! Y en a tout un chapelet.

Il a été le patira des marchands d'injustice pendant des mois et des mois. On serait venu leur annoncer qu'un malin avait dévissé la tour Eiffel et l'avait emporté sous son bras, qu'ils auraient gueulé: « C'est Mathieu! »

Y avait pas de sauce à laquelle on ne fourrait le pauvre fiston.

Ça commença l'an dernier, juste à la saison où, grâce à Ravachol, les pots de chambre renchérisaient, la grande trouille ayant pris les jean-foutre aux fesses.

Primo, on lui fit la chasse partout, sous prétexte qu'il avait donné un coup de main à Ravachol; — c'était faux!

Deuxièmo, ce fut dans la *Vérification* de Véry qu'on l'accusa d'avoir mis un doigt; — c'était archi-faux!

Troisièmo, on l'accusa d'avoir voulu estranguouiller son ancienne patronne, la vieille Godin, directrice du baigne social de Guise; — encore un bateau; jamais personne n'a cherché à estourbir la typesse, elle le déclara elle-même.

A force, les bourriques de l'injustice réussirent à prendre Mathieu en fourchette: ils le condamnèrent à cinq ans de prison pour un prétendu vol, commis au préjudice de sa patronne, la veuve Viard. Voici ce qui était arrivé: pour rouler ses créanciers, la chipie avait ordonné à ses employés de déménager

son bazar ; puis, le coup étant découvert, pour se tirer d'affaire, elle avait dit que Mathieu la barbotait.

Les juges n'en demandaient pas plus, nom de dieu ! Illico, ils emmanchaient un procès contre le petit Biscuit et Mathieu et collaient à chacun cinq ans.

Le petit Biscuit ayant la forte dose, ça lui faisait autant qu'un lavement foutu aux balances de l'injustice. Pour ce qui est de Mathieu, s'agissait pas tant de le condamner,.... mais de l'arqepincer !

Ça arriva y a quelques mois : il tomba dans un guépier à Saint-Michel, un petit patelin de l'Aisne.

Du coup, les juges qui avaient tant soupiré après lui, se trouvèrent bougrement embarrassés : à quelle sauce l'assassiner ?

C'était pas commode ! Comme bouillon de onze heures, la sauce Viard, c'est mouche.

Pour lors, on essaya de lui fourrer sur le dos, sinon tous les vols dont les auteurs sont restés inconnus, au moins une ribambelle : on fit un choix, et on lui en colla une bonne douzaine sur la conscience.

Comme vacherie, c'était hurf !

Heureusement, les marchands d'injustice doivent compter avec les douze potirons. C'est habituellement des niguedouilles qui se laissent retourner kif-kif un gant. Moins souvent aussi, hélas ! C'est des bougres qui n'en pincent pas pour être complices des juges.

C'est arrivé à Laon pour Mathieu.

Comme de juste, à l'interrogement il a tout nié carrément.

Puis après, son avocat, Desplas, un bougre rudement à la hauteur, a fait toucher du doigt aux jurés toutes les charogneries des juges et a dépioté leurs accusations en un tour de main.

Quand les types sont revenus annonçant l'acquiescement de Mathieu, le pif des enjuponnés s'est tellement allongé qu'il y aurait eu mèche d'y faire une boucle.

Vous allez croire que le fiston en a eu fini ? Tralala, c'est pas connaître les juges !

Ils ont d'abord eu l'envie de le coller en correctionnelle pour manque de respect aux cognes qui l'arrêtaient à Saint-Michel. A la réflexion ils ont vu que c'était trop dégueulasse.

Mathieu n'a donc plus à répondre que de l'affaire Viard. Là, y a pas d'erreur, c'est l'acquiescement forcé : malgré toute leur charognerie les juges n'oseront probablement pas le condamner.

D'abord, il est douteux que la veuve Viard ait l'aplomb de venir redire ses mensonges ; en outre, le fils Viard, qui perche à Londres, et qui était à Paris au moment de l'histoire, a déjà déclaré que tout ce que sa toupie de mère a raconté est faux, archi-faux !

Les juges de la correctionnelle auront-ils la vacherie de passer par dessus tout cela ? On va voir, nom de dieu !

LA PARLOTTE DE ZURICH

Mille marmites, les anarchos sont plus durs à digérer qu'un boisseau d'épingles.

Les socialos à la manque viennent d'en faire la sacrée expérience : s'ils n'en crèvent pas, ce sera tout juste, nom de dieu !

La parlotte de Zurich a trimé trois grands jours pour réussir à expulser les délégués anarchos. Or, comme elle a duré juste une semaine, c'est quasiment la moitié de son temps et de sa peine qu'elle a usé pour étouffer la liberté...

Turellement, il s'en faut bougrement qu'elle ait réussi !

On pourrait dire que c'est le contraire : les pisse-froid ont craché en l'air et le glaviau leur est retombé sur le groin. En effet, ils ont été si salopiauds et si jésuites que leurs crapuleries ont dégouté tous les bougres ayant deux liards de bonne foi.

C'est ainsi que Cipriani qui, pourtant, n'est guère méticuleux dans ses amitiés, et a la manie d'être bien avec tout le monde, y a trouvé un tel cheveu qu'il a donné sa démission de délégué. Il s'en est expliqué dans une babillarde qui vaut le coup ; je la colle sous le piton des camaros.

« Zurich, ce 9 août 1893.

« Messieurs,

« En me rendant à votre congrès, j'espérais que justice et fraternité auraient présidé à toutes ses délibérations. Mais j'ai été douloureusement trompé dans mon espérance.

« Du premier jour vous avez déployé une intolérance déplorable, indigne d'hommes qui se disent socialistes, intolérance poussée au point de me refuser la parole que j'avais demandée pour défendre des délégués brutalement expulsés de la salle du congrès sans raison aucune, et protester contre cette expulsion, indigne des idées que vous dites professer.

« Lorsqu'un congrès qui se dit socialiste pousse l'intolérance jusqu'à persécuter les idées, il cesse d'être tel et devient aussi réactionnaire que les gouvernements qui nous emprisonnent, qui nous égorgent.

« Sachez donc, messieurs les expulseurs, que ce drapeau rouge autour duquel vous vous groupez, a été pris sur un monceau de trente-cinq mille prolétaires français, égorgés par les autocrates versaillais, morts pour la liberté de tous, pour le bien-être de tous, et non pour celui d'une petite caste.

« Le socialisme de nos morts n'exclut personne et signifie : union et non pas division, amour et non pas haine, liberté et non pas oppression.

« Vous, dans ces trois jours, vous avez foulé aux pieds tout cela. Messieurs, vous avez tué l'Internationale, et de ce crime vous en répondez devant l'humanité, devant l'histoire.

« Quant à moi, fidèle aux principes de la véritable Internationale, qui n'est pas la vôtre, je me retire de ce congrès qui n'a rien de socialiste, pour m'unir aux expulsés, victimes de votre intolérance, et reprendre ma place de combat, et, cette fois-ci, pour empêcher que votre œuvre libéricide et fraticide se propage et finisse de démolir celle de nos martyrs.

« AMILCARE CIPRIANI. »

Mais, nom de dieu, de la protestation de Cipriani faut pas conclure que les délégués français aient été tout à fait rupins. Il s'en faut, foutre ! Au premier jour, ils ont lanterné, n'osant se prononcer, ni pour, ni contre l'expulsion des anarchos. Ce n'est qu'au troisième jour que la honte leur est venue et qu'ils se sont prononcés contre (avec la Hollande).

A preuve le débagoûlage de ce gros patatouf d'Argyriades. Un jour qu'il présidait (la présidence se donnait aux plus grosses barriques), il a bafouillé que les délégués français sont loin d'être anarchistes et qu'ils n'en pincent pas pour admettre les anarchos... Je te crois, gros plein de soupe ! Les anarchos sont des empêcheurs de piquer en rond dans l'assiette au beurre,

Du turbin réel de la parlotte rien à dire...., sauf du débinage.

Ça a été nul, vide, bête et idiot. Ça en dépasse toute imagination ! On aurait récolté sur la boule ronde une collection de grosses légumes pour les amener à Zurich, que ça n'aurait pas été plus andouillard.

Des falbalas socialos, de tous les grands mots ronflants qui faisaient gober aux bons bougres qu'il y avait quelque chose dessous, — de tout cela, on a fait un abattage sérieux. Si bien qu'il ne reste plus qu'un bafouillage que

Guillaume-le-Teigneux lui-même signerait sans faire trop de magnés.

C'est ainsi qu'on a trouvé que les mots *Révolution Sociale* pétaient trop sec... Ça vous a une petite odeur de frichti à la petite marmite qui fait foirer nos pisse-froids.... Or donc, dans un flanche, on les a remplacés par les mots de « Transformation Sociale. »

Cré sales chiasseurs, charognes ambitieuses ! Tandis que les bourgeois se maquillent en socialos, vous autres vous cherchez à vous faire des poires de bourgeois bien pommades....

Ah, qu'il est bougrement plus chouette et plus profitable à la Sociale de clamer fort ses idées, et de ne pas agir en péteux, les fourrant dans sa poche avec un tire-jus par dessus.

Jusqu'ici la grande guitare de ces fumistes avait été le décrochage d'un minimum de salaire. Ça aussi, ça a été foutu au rancard, nom de dieu !

C'est tout juste si on a gardé les huit heures de travail....

A propos des trois-huit, le délégué australien est venue dire que chez eux y a belle lurette qu'on ne turbine plus que huit heures par jour.

Et dire que parmi tous ces parlotteurs il ne s'est pas trouvé un mariolo pour demander si le populo en est plus heureux ?... (Eh là ! faut que je rectifie : ce gas mariolo existait probablement dans un coin de la parlotte, mais il n'a pas parlé, sachant bien qu'on l'aurait fait taire illico).

A cette question, l'australien aurait répondu que les huit heures n'ont pas coupé la chique à la mistouffe, car la déche est aussi carabinée en Australie qu'en Europe et dans les Amériques.

D'où il faut conclure avec bibi et tous les zigues d'attaque, que si les patrons veulent nous donner les trois-huit faut pas cracher dessus, — mais qu'au lieu de se démancher le troufignon pour cette foutaise, il est bougrement plus galbeux de s'aligner pour le chambard général et de s'atteler sérieusement à l'échenillage des patrons et des gouvernants.

Oh, foutre, où il y a eu une sérieuse prise de bec, c'est quand on a discuté la question de la guerre.

Les hollandais, qui virent de plus en plus à l'Anarchie, se sont carrément déclarés contre toute guerre entre peules ; ils disaient que pour l'empêcher y a qu'un moyen : c'est que les bons bougres se foutent hardiment en travers. En cas de proclamation de guerre les populos intéressés devraient entrer en danse illico, et voici comme :

Primo, tous les troubades de réserve devraient refuser d'aller rejoindre leurs régiments ;

Deuxièmo, toutes les industries ayant rapport à la guerre devraient se foutre en grève ;

Troisièmo, les bonnes bougresses devraient retenir leurs hommes et leurs fistons, et faire des pieds et des pattes pour les empêcher d'aller à la guerre.

D'ailleurs, voici le riche pallas, jacté par Domela Nieuvenhuis ; je le découpe dans le *Temps*, c'est dire qu'il est plutôt estropié qu'enjolivé :

« Vous avez devant vous un homme réputé utopiste. Il est moins isolé que vous ne pourriez croire. Utopistes, rêveurs : on en disait autant des fondateurs de l'Internationale des travailleurs, dont l'idée a fait, depuis, un certain chemin. Je ne m'émeus donc pas de l'étiquette qu'on m'attache. J'espère vous prouver que je suis le contraire d'un utopiste.

Deux résolutions sont en présence : la hollandaise, qui propose quelque chose, la grève militaire, et l'aliemande, qui ne propose rien. La résolution allemande est une déclaration de

principes sur laquelle on est d'accord depuis un bon bout de temps; c'est une belle phrase, et voilà tout. Ce qui importe, c'est d'adopter un moyen direct et immédiat qui arrête la guerre si elle éclate à l'improviste, si elle est déclarée demain.

« La résolution allemande dit qu'il faut nous élever de toutes nos forces contre les appétits chauvins des classes dominantes. J'ajoute, moi : et contre les appétits chauvins qui tiennent encore les ouvriers des divers pays. Ce mot est malheureusement toujours vrai : Grattez l'internationaliste et vous trouverez le patriote.

« Deux exemples récents : Bebel, au Reichstag, a dit que la Russie était pour l'Allemagne l'ennemie nationale et que, dans une guerre contre cette puissance, les socialistes marcheraient avec les bourgeois. Hier, le délégué Plekhanof disait, ici même : « Prenez garde : les cosaques vont venir ! » Il me semblait entendre la menace qu'on fait aux enfants du diable, de Croquemitaine, ou plutôt le refrain de M. de Bismarck aux bons électeurs allemands : « Résignez-vous aux dépenses militaires ; sinon, les Russes entrèrent chez vous ! » Il est assez étrange d'entendre des socialistes internationaux tenir le langage du chancelier de fer. Ne voyez-vous pas que faire la moindre concession à l'esprit militaire, c'est se livrer à lui sans défense ? Le militarisme prend le doigt, puis la main, puis le bras et, finalement, le corps entier.

« Le refus de service que nous vous demandons de voter ne concerne pas l'armée active, les soldats qui seront sous les drapeaux au moment de la déclaration de guerre. Le soldat en uniforme n'est qu'un automate sur lequel une action serait impossible. Mais le soldat dans ses foyers est maître de lui. Que, dans chaque village, dix ou vingt hommes seulement refusent de marcher, qu'en fera-t-on ? Les prisons seraient trop petites pour les contenir, et il n'y aura pas assez de gendarmes pour les arrêter. On leur tirera dessus ? Eh bien, alors, ce sera la révolution. Alors, au moins, on saura pourquoi on se bat.

« Le principal but doit être d'empêcher la mobilisation : aussi, en même temps que la grève militaire, nous recommandons comme efficace la grève des industries qui sont nécessaires à la guerre, en premier lieu celle des transports. Les employés des chemins de fer et des télégraphes peuvent, à cet égard, rendre de grands services. Qu'ils brisent leurs appareils et détériorent leurs machines. Il n'en faut pas davantage pour tout arrêter : ordres et mouvements. Danton disait aux républicains français : « De l'audace ! de l'audace ! et encore de l'audace ! » Le cri de Danton est notre devise.

« Ceux qui nient le caractère pratique de ces deux propositions n'ont qu'à en émettre de meilleures, au lieu de se contenter éternellement de vagues phrases. Rappelez-vous que des révolutions ont commencé par un refus du service militaire. Le 18 mars 1871, les bataillons qui ont levé la crosse en l'air à Montmartre ont fait la Commune de Paris. »

Voilà qui est carré, mille dieux ! Raison de plus pour que les parlotteurs de Zurich n'aient rien voulu en savoir.

A part les Hollandais et les Français (avec ceux-ci y avait qu'un ou deux Guesdites), tous les autres pays ont voté contre la grève militaire.

A ce sujet, les canards bourgeois sont dans la jubilation : « Hein, qu'ils dégueulent, nous vous l'avions bien dit : les socialos allemands en pincent pour la guerre. Vous êtes des nigauds en vous proclamant anti-patriotes. Maintenant y a pas à barguigner : quand l'intérêt des bourgeois sera de faire la guerre, afin de saigner les prolos, tous les socialos devront marcher. Les Alboches voulant être massacrés, faudra pas que les Français tirent à cul, sinon il sera dupes des Allemands. »

Pour un raisonnement de cheval, celui-là en est un, nom de dieu !

S'il plaît à Sadi-Créatin ou à Guillaume-le-

Teigneux de foutre en marmelade un demi-million de prolos, nous autres qui avons de la jugeotte on devra se foutre à la gueule des canons allemands, pour l'idiote raison que les prolos alboches viendront se faire méliniter par les obus français ?

Zut alors, on sort d'en prendre !

D'ailleurs, sacrés chieurs d'encre, qui donc vous prouve que les hableries de la parlotte de Zurich sont le vrai sentiment des prolos ?

Pour ne parler que de l'Allemagne, vous oubliez donc que les *jeunes socialos* n'ont pas mis leur grain de sel dans la discussion ?

Or, les jeunes socialos sont de francs anarchos, nom de dieu ! Donc, ils en tiennent pour la grève militaire. Et ils ne sont pas une douzaine, milles marmites ! Foutre non : y a en Allemagne des charibottées de riches fistons qui pensent pareil.

Cré pétard, c'est même ça qui fout en rogne les grands fripouillards Bebel, Singer et C^o : si les *jeunes* n'avaient été que trois pelés et un tondu, ces salauds n'auraient pas fait tant de mages, ils se seraient contentés de les blaguer.

Puisque j'en suis à jaspiner sur les *jeunes* que je rectifie une tapée de menteries débitées par les journaloux sur leur compte.

Ces jean-fesses rognent de ce que les *jeunes* sont anarchos. Aussi manœuvrent-ils pour prouver que ça n'est pas vrai... ou si peu qu'autant dire pas du tout.

Mensonges, nom de dieu ! Une preuve suffira : le mois dernier, à l'occasion de l'anniversaire de Ravachol, les *jeunes* ont publié un numéro spécial du *Socialist*.

Pourquoi foutre ainsi des crocs en jambe à la vérité ? Voici : jusqu'à présent les socialos alboches étaient des marionnettes bien enrégimentées qu'on citait en exemple au populo français... sachant bien que comme abrutissoir c'était bath aux pommes !

Malheur de malheur ! Cette grande carcasse se dépiote... et cela au profit des anarchos.

Pour des bourgeois, c'est dur à avouer, mille bombes !

Un coup saqués de la parlotte, les anarchos ne se sont pas tireflutés kif-kif des péteux.

Subito, ils ont emmanché une série de conférences qui avaient lieu le soir, après le congrès officiel. Tout d'abord, les types se sont trouvés une cinquantaine, marchant carrément pour l'Anarchie.

Et foutre, faut pas croire que cette cinquantaine de zigues à la redresse étaient des vieux durs à cuire anarchos.

Non, mille dieux ! Les vieux savent de quoi il retourne : y a beau temps qu'ils sont fixés sur la jésuiterie des pontifes socialos ; aussi ils ne se sont pas décarcassés pour aller à Zurich.

Les anarchos qui s'y sont trouvés sont des jeunes.

Outre cette cinquantaine de bons fieus, y a un sacré tas des délégués de la parlotte qui se sont amenés aux conférences, pour voir de quoi il retournerait.

Et ils en ont été babas :

Les questions de grève générale, de guerre à la guerre, de destruction des gouvernements, de lutte économique, de propagande, s'y discutaient richement.

Malgré la foulditude de populo présent, le calme et la bonne entente qu'il y avait, contrastaient bougrement avec les chamailleries et l'autoritarisme de la parlotte.

Cré petites marmites ! voilà qui n'est pas fait pour remonter d'un cran les pontifes pisse-froid dans l'estime des bons bougres.

De l'avis des bourgeois, le congrès de Zurich a foutu un sale atout aux socialos à la manque : la rosserie du singe Singer et de ses copains a préparé leur dégringolade.

Chouetto suifard ! La vermine sociale crèvera avant de décrocher l'assiette au beurre et de tenir les prolos sous sa coupe.

Un zigue à la redresse m'envoie le flanche ci-dessous, qu'est très galbeux, — jugez plutôt, les aminches, sur

LE DÉPOPULAGE

Les jean-le-cul qui exploitent le populo nous clabaudent aux oreilles, ou bien gribouillent dans leurs sales canards : « Le pays se dépeuple : le nombre de naissances décroît !... Què ce que nous allons devenir ?... » et patati et patata : et un tas de rengaines de la même tnette.

Tiens, je t'écoute que ça les emmerde ça ! Mais nous, trimeurs et filoutés, què ce que ça peut nous foutre ?

Au contraire, nom de dieu, c'en est que plus chouette ça, et je conseille même à mes bons bougres de copains la grève générale de la fabrication des gosses.

Faudrait que nous soyons andouilles comme des tourtes pour foutre à tous ces cochons-là des turbineurs pour leurs bagnes, des troubades à un rond par jour pour garder leurs propriétés volées, des larbins pour les torcher et des gonzesses pour les faire rigoler.

Ah mais non, foutre ! Qu'ils se servent de leurs avortons à eux pour toutes ces corvées-là, — ou bien que nous autres, moins nombreux, nous sachions mieux nous entendre pour foutre au rancard tous les flaire-fesse et imposer nos conditions.

Ces tas de muffles richards piaillent comme des crocodiles, sur leur bétail qui ne fait pas assez de petits ; ils trouvent qu'on ne leur donne pas assez de bidoche à esquinter, à mitrailler ou à lubriquer.

Ah, nom de dieu de nom de dieu, ils en ont bien plus qu'il ne leur en faut des esclaves, des troubades, des larbins et des gonzesses. Mais ils en veulent à tire-larigot : l'abondance des prolos en faisant le bon marché, — plus il y en a, moins ils coûtent à nourrir.

Aussi, chaque fois qu'une pauvre bougresse pond un gosse qui n'est pas mûr vous entendez les chameaux brailler !... Ils sont floués, quoi !... On fout la gonzesse à l'ours, et eux qui souvent, ont fait le même, hurlent comme des volés.

Si vous lisez par hasard un de leurs canards, qui représente comme ils disent dans leur jaspinage : « Les mœurs du grand ton » (elles sont chouettes !) Vous reluquerez que leurs femelles à eux se foutent de la « foi conjugale » comme d'une guigne véreuse ; il n'y a pas plus putains que ces garces-là ; ce qu'elles doivent ramasser dans leurs tiroirs, de polichinelles à 36 pères, on peut s'en faire une doutance ! Eh bien, nom de dieu, elles ne valent pas plus qu'il ne leur convient : ordinairement elles mettent bas deux bourgeoisillons, le reste est escamoté.

Pour celles-là, les richards s'en foutent ! Au contraire, ça fait mieux leur compte : y aura toujours assez de singes pour partager la gallette ; mais des esclaves, c'est une autre paire de manches ! Le troupeau ne sera jamais trop grouillant, et si la moitié crève de misère, tant mieux : on en aura à gogo pour un verre de lance et une chique de tabac.

Tas de jean-foutre !... Attendez un peu qu'on vous en fiche par tombereaux des zigues et des lascars !...

C'est comme les pauvres bougres qui ont plein le cul de cette vache d'existence et sautent à pieds joints dans la mort : « C'est une lâcheté ! » braillent tous ces vautours à qui la proie échappe.

Et si c'est un troubade trop emmerdé qui, à la fin se démolit, les galonnés engueulent avec rage sa pauvre carcasse qu'ils font foutre au fumier. C'est une bête à misère de moins dans les écuries ; ils s'en vengent en la traitant de sale charogne.

Ainsi, toutes les rosses enjuponnés, galonnés et tonsurés se donnent le mot pour bâter le bétail humain au profit des filous de leur genre et pour veiller au peuplement du troupeau qu'ils esquintent et laissent crever de faim.

Ne piges-tu pas, populo, que tu serais par trop couillon de couper dans leur truc ?

Ne fais, comme eux, qu'un ou deux mioches : pas du tout, même, serait encore plus bath. Dans vingt ans, il y aura moins de turbins, de larbins et de troubades, et pour lors, ceux qui en voudront seront forcés d'y mettre le prix. Tes gosses ne masseront plus pour la seule perspective d'un bout de bricheton, avec le dépôt des mendigos pour leur vieux os.

C'est pas le nombre qui fait la force : tu n'as qu'à guigner ça dans les blagues d'élections où, quoique le plus fort, t'es toujours roulé.

A peu, y a mèche de truquer hursément pour envoyer chi... quer nos exploités et pour foutre sur la gueule à tous les mecs enjuponnés ou galonnés qui voudraient nous emmerder.

Puis, autre chose : on hésite davantage à faire de la rouspétance quand on a derrière soi des piolées de mioches... c'est emmerdant de les laisser sur le pavé.

Un zigue à la coule.

LA FOIRE ÉLECTORALE

Cré millions de pétards, les affiches du *Père Peinard au Populo* font leur petit flaflo ! Tout partout, d'un bout de la France à l'autre les murs des villes et aussi les arbres des campluches s'en tapissent.

Sans compter une ribambelle d'affiches dont l'initiative des copains a accouché.

Par exemple, il y a des endroits où les roussins font des manges, voulant empêcher les gas à la redresse de coller des flanches anti-électorales.

Ainsi, un copain me jaspine que dans le XX^e, un sergot braillait en râlant une affiche : « Les affiches du père Peinard, ça s'arrache toujours... »

A celui-là, et aux marlous à qui l'idée de faire pareil peut venir, je vas dire ceci :

Les anarchos veulent jouir de leur complète liberté. C'est dire qu'ils ne sont pas assez tourtes pour cracher sur les libertés que les bourgeois leur laissent forcément : de celles-là, ils en usent jusqu'à plus soif, carrément et sans s'épater... Ils usent aussi des autres, des libertés défendues : mais pour celles-là ils ont le nez assez creux pour manœuvrer en douce.

Ne parlons que des libertés autorisées par les jean-foutre : l'affichage est dans le petit tas. Et pour que les roussins n'en ignorent, voici le becquet qui les concerne :

Loi contre la Presse du 29 juillet 1881. — Art. 17 : *Seront punis d'une amende de 5 à 15 francs ceux qui auront enlevé, déchiré, recouvert ou altéré par un procédé quelconque, de manière à les travestir ou à les rendre illisibles des affiches électorales émanant de simples particuliers, apposées ailleurs que sur les propriétés de ceux qui auront commis cette lacération ou altération.*

La peine sera d'une amende de 16 francs à 100 francs et d'un emprisonnement de six jours à un mois ou de l'une de ces deux peines seulement, si le fait a été commis par un fonctionnaire ou agent de l'autorité publique, à moins que les affiches n'aient été apposées dans les emplacements réservés (désignés par le maire et sur les églises).

Voilà qui est net, nom de dieu ! Donc, les copains ne vous épatez pas : signées du candi-

dat qui a fait sa déclaration, vos affiches sont archi-légales.

Si un roussin les arrache ou veut vous empêcher d'afficher, allez avec lui chez le quart-d'œil, — parlez poliment par exemple ! Car autrement on vous chopperait en fourchette sous prétexte d'injures.

D'une tapée d'endroits je reçois des babilardes rigolottes où on me jaspine la gueule des roussins voyant qu'on leur tenait tête. Y a pas mèche de tout raconter, je me borne à une histoire :

Dans le 2^e arrondissement, autour des Halles, le copain Mombron voit un sergot qui, après avoir lu l'affiche du *Père Peinard au Populo*, sort son surin et se fout à la râcler.

— De quel droit déchirez-vous cette affiche ? fait le fiston.

— Ça vous regarde pas.

— Si, ça me regarde ! Je ne veux pas que vous la déchiriez.

— Et si je vous foutais au clou ?

— Au clou !... Allons donc chez le commissaire de suite !

Mombron prie deux bons bougres qui reluquaient le tableau de lui servir de témoins et tous les quatre s'amènent chez Véron.

Le sergot explique qu'il arrachait l'affiche quand le particulier l'en a empêché.

— Qué que ça peut vous foutre qu'il arrache ces affiches ?

— Ça me fout beaucoup, car c'est moi le candidat...

Tête du quart-d'œil ! Illico, il a fichu un savon au ficard, l'a traité de propre-à-rien et lui a dit qu'il ne devait pas toucher aux affiches... Peut-être bien que, lorsque les bons bougres ont été décanillés, le Véron a dit au sergot qu'il avait bien fait d'arracher l'affiche, — mais qu'il avait eu tort de se laisser paumer...

N'importe, les camaros, suivez l'exemple du copain et ne vous laissez pas monter le job par les pestailles.

Tonnerre de brest, voici que j'ai plus de papier ! Faut que je me tasse : j'ai encore bougrement à jaspiner !

A **Cherbourg**, riche réunion : deux mille bons bougres étaient empilés dans la salle.

Le copain Rouard explique que voter c'est de la couille en bâtons, que c'est pas avec des torche-culs qu'on fout à bas les Bastilles.

Un bourgeois, Millerand, un cousin du Millerand de Paris, gesticule comme un enragé. Le populo le connaissant pour un sacré ambitieux, ne veut rien savoir.

Gentiment, Rouard réclame qu'on le laisse s'expliquer.

Alors, savez-vous ce qui arrive ? Le Millerand se fout à engueuler Rouard et demande qu'on n'écoute pas ses idées anarchottes.

Hein, voilà comment les bourgeois entendent et pratiquent la liberté ! Pas besoin de dire qu'il a été hué par les prolos et que le copain lui a secoué les puces de riche façon : le birbe ne savait plus où se fourrer.

Pendant une heure et demi ça a bien marché, mais voilà que le bon fieu se fout à laver la tête à Floquet et à botter le cul au tzar-pendeur. Du coup, toute la meute au candidat officiel, le Cabart d'Anneville, s'est mise à aboyer. Y a eu un tel bouzan que la réunion a dû finir.

Un autre candidat, Riodel, est venu raser le populo en pure perte.

Le lendemain dimanche, autre réunion à Equeurdreville : le même Riodel a bafouillé comme un cul-cul et le populo n'a rien voulu savoir de ses ragougnasses.

Pour ce qui est de Rouard, son pallas a été bougrement gobé et applaudi.

A **Besançon**, série de réunions par le copain Brunet : il a taillé une sacrée croupière à tous les candidats.

Le socialo à la manque, Charlot de Dijon, n'était pas à la noce : Brunet a prouvé qu'il était inutile de se foutre des chefs sur le râble ; puis aux socialos qui se collent en avant il leur a dit qu'ils ont tort de ne pas dire carrément la vérité au populo au lieu de l'emberlificoter de bourdes ; c'est double et inutile tur-

bin : primo faut infiltrer les bourdes dans les caboches, deuxièmo, faut les en faire sortir.

Dans la dernière réunion le copain a expliqué qu'il y a mèche de vivre sans patrons et sans gouvernants : il s'y est si bien pris que l'eau en venait à la bouche des bons bougres.

VILLÉGIATURES

Sacré soleil de canicule !

On crève de chaleur dans les bagnes du populo. Mieux vaudrait être nègre, — car les moricauds ne se la foulent pas à l'heure qu'il est.

Je vous en fous mon billet !

Pour eux, malins, le jour se passe à roupiller, le soir à gigotter au son des bamboulas ;

A moins qu'une brute galonnée, de l'espèce dite « général Dodds », ne leur foute la courante avec les Lebel en guise de seringues.

Cette année encore le grand éventreur d'amazonnes s'en va-t-en guerre et les massacres vont reflourir, activés par l'absinthe d'honneur et les distributions de cigares.

Quel tableau !

Cherchez le sauvage, nom de dieu ?

* *

Sacré soleil !

Si nous étions libres un tantinet, ce serait justement le temps de partir en bombe vers les patelins où on respire... Aller tirer sa coupe, faire la planche sur les mers de la Bretagne... ou bien se frotter le nez dans l'herbe de la Normandie et roupiller sous les pommiers.

Ah, garce de Normandie, ce que les campluchards y sont durs aux pauvres bougres ! On dit que c'est le cidre qui rend crochues les pattes des gas normands... Tant pis !

Dans ce patelin de jean-culs, la pro-pri-été y fleurit salement : sous forme de haies, de barrières, de bornes, de fossés de poteaux of-fusqueurs, défensifs et offensifs.

Sans compter les marlous de la mère Loi qui pullulent comme morpions sur cette terre gobée des vaches.

* *

Ah oui, jactons un brin sur cette Normandie !

C'est vraiment à dégueuler sur ce qu'on y peut voir : D'abord la terre est salie par les ordures propriotes ; et puis, la mer, les falaises, toutes les plages sont infectées par les bourgeois qui viennent s'y reposer du mal qu'ils ont eu à rogner sur les salaires des pauvres bougres.

Ces cochons qui n'en foutent jamais une secousse sont toujours les premiers à table et au plumard. S'il s'agit de rigoler, de bouffer ou de chier partout, on les voit qui s'amènent en famille, avec des trombines plus rubicondes que le derrière d'un honnête homme.

En face de la mer où des foulitudes de gue-nilleux vont chaque jour chercher du poisson qu'ils ne boufferont pas, s'étalent les ventrus pour qui bout la marmite.

Ceux-ci, qu'il y ait bonne marée ou mauvais vent, s'en foutent pas mal : ils bafreront quand même ! Et le soir, ça ne les empêchera pas d'aller chatouiller la dame de pique à coups de louis d'or, dans cette boîte à voleurs qu'on appelle le Casino.

Chouettes Flambeaux

Le *Manifeste permanent* que viennent de publier les copains de Bordeaux est une chouette brochure où sont tassés tous les arguments contre la garce de Société actuelle.

— Ceux qui en pincent pour philosopher peuvent

s'appuyer un flambeau de A. Hamon sur la *Définition du Crime*.

Il conclut en prouvant que « tout acte qui lèse la liberté individuelle est un crime. »

Nom d'une bombe, voilà qui va faire renaître richards, patrons, juges et gouvernants ! Leur seule occupation étant de foutre des entraves à la liberté du populo, — c'est des criminels fieffés !

— Samedi a paru le premier numéro de l'*Insurgé*, riche caneton anarcho, publié tous les huit jours à Lyon.

Ce numéro contient un flanche de circonstance : la *Grèce des Electeurs*, par Octave Mirbeau.

Les Bureaux, 26 rue Tramasse, Lyon.
Lui souhaiter longue vie et bons coups de gueule est superflu, de même, qu'à la *Revue anarchiste* qui elle aussi montre sa crête.

Elle a des tartines d'Elysée Reclus, Bernard Lazare, Mougins, etc.

Bureaux, 32, rue Gabrielle, Paris.



INAUGURATION ODORANTE

Dôle. — Ces jours derniers on a inauguré la statue de Jules Grévy : toutes les grosses légumes du patelin avaient radiné pour assister à la petite fête.

Même un Jean-foutre de ministre s'était amené tout exprès de Paris pour dégueuler le boniment d'usage sur l'honnêteté, le républicanisme et le patrouillotisme du statufié. (Turellement, il n'a pas soufflé mot du *bédit gommerce* de décorations.)

A peine le salopiot avait-il ouvert son plomb qu'on l'engueule richement : « A bas les ministres ! Vive l'anarchie ! » Et les coups de sifflets et les huées de rontler !

Le cochon en était bleu et les quelques soies qui lui restaient se sont dressées de trac sur sa hure.

Tellement, nom de dieu, qu'au lieu de partir par le train de 5 heures, comme c'était officiellement annoncé, le porc a déguerpi à 4 heures, heureux d'en être quitte à si bon marché.

Mais, c'est pas tout. Le matin de l'inauguration, les étrons n'avaient pas fait grève, foutre ! Il s'en trouvait plein un pot, fumant au piédestal de Grévy, avec une belle inscription, comme qui dirait une guirlande : « le plus estimable des Jules »

En outre, la nuit d'avant, quelques bons bougres avaient badigeonné la statue.

Enduire de mouscaille la statue à Grévy c'est bath, nom de dieu !

Mais y aurait plus bath : ce serait de peindre tout vivant, son successeur, sa Jean-Foutrière Carnot.

GRAND ÉLECTEUR

Limoges. — Y a là-bas un parti de sociaux qui ont eu le bon esprit de n'adhérer ni aux possibilards, ni aux guesdistes.

Ils ont décidé de présenter un type à l'élection du 20, — ce qui est un peu mouche ;

Mais, du moins, ils n'ont pas été le chercher dans la table de nuit de Jules-Bazile-Guesde.

Celui-ci y a trouvé un cheveu : — Comment ! ils se permettent de choisir eux-mêmes leur candidat ! Nous allons bien voir ça !

Il a donc fourré dans les quilles du candidat en question un concurrent, le nommé Félix Chabrouillaud.

Et, de Roubaix, où il joue les Carnoche, il a expédié à son lardin le message suivant, auquel je ne change pas un mot, — il est trop chouette comme ça :

« Cher citoyen,

« On m'écrit contre vous et votre candidature. Mais votre lettre et ce que je sais de vous ne laissent place à aucune hésitation.

« Maintenez-vous, quoiqu'on fasse, et soyez sûr que candidat du Parti Ouvrier vous étiez hier,

candidat du Parti Ouvrier vous êtes encore aujourd'hui.

« Cordialement à vous,

« Jules GUESDE. »

Pigez maintenant ce que dégoise à ce sujet un canard socialo à la manque de la Haute-Vienne :

« Le *Socialiste*, organe central du Parti Ouvrier, ayant désigné le citoyen Félix Chabrouillaud comme candidat du parti, les candidatures qui pourraient surgir seraient des candidatures de division à l'heure où l'union de tous les soldats de l'armée des travailleurs s'impose contre les opportunistes d'aujourd'hui et de demain. »

Est-ce assez complet, les aminches ?

Soldats, armée, discipline... ces étatistes n'ont que ces mots plein la gueule.

Ils voudraient nous faire pivoter comme des truffions, et nous foutre au bloc si nous ne sommes pas sages. Mais y a rien de fait, sang-dieu ! et nous avons soupé de l'autorité sous toutes ses formes.

Revenons au Chabrouillaud :

Il cumule les deux tristes métiers de journaliste et d'avocat. Pour représenter les ouvriers, c'est rigolo.

Il a été si salement remisé à la première réunion, que, du coup, il a démissionné de candidat.

Pas moins, Guesde a voulu, suivant son habitude, nous la faire au grand électeur.

Oh là là, ce qu'ils nous en foutraient de la candidature officielle, ces socialos à la manque, s'ils étaient les maîtres.

PAS DE BARGUIGNAGE !

Limoges. — « Canailles ! rossards ! », et mille autres gentilles, voilà ce qu'un sale garde-chiourme de contre-coup vomissait toute la putain de journée contre les ouvriers de la fabrique de chaussures Blanchard.

Et il ne se contentait pas de les insulter et de les menacer : il leur faisait mistouffles sur rosseries, crapuleries sur saloperies.

A la longue mes types se rebiffent un peu, et demandent au patron le renvoi de leur emmerdeur. Le singe leur fait du boniment et leur promet de le changer d'emploi. C'est comme s'il leur avait dit : « Ah, vous le trouvez trop dégoûtant ? Bon ! on va le passer à vos camaros ! » Le bel avantage !

Les prolos continuant à faire du parlementarisme, s'adressent au juge de paix, puis à l'arbitrage : partout ils sont roulés et lanternés.

Enfin, réunion des ouvriers de la corporation pour discuter la grève.

Un bon copain a dit là des choses tapées : « Vous avez fait trop desimagrées avant de vous mettre en train. J'en conclus que votre grève sera une grève à la flan. Alors, autant que vous ne vous en mêliez pas. Moi, personnellement, le contre-coup ne m'a jamais tarabusté. Mais à sa première tentative, je n'irais pas trouver le patron ni le juge de paix, je m'adresserais au cochon lui-même. Y aurait pas d'inconvénient à ce que nos matadors aient quelquefois le sort de Watrin puisqu'ils en ont toujours la canailerie. »

Du reste, faut avoir bon espoir. L'idée anarchote fait des progrès dans les bagnes du patelin.

Et, en ce qui concerne les bouiffes de Limoges à force de fabriquer des ripatons pour enrichir leurs singes, ils finiront bien par en fabriquer quelques paires spécialement pour leur botter le waterloo.

SALE GARDE-CHIOURME

Montvicq (Allier). — Le jean-fesse Gobbissé, garde-chiourme au baigne minier des Boudignats, jubile comme une baleine lorsqu'il voit figurer une sale charogne de son poil sur un canard, — à cause des rosseries faites aux gueules noires.

Ohé, sale coco, c'est pas la peine de rigoler comme une tourte des crapuleries de tes copains. T'es assez vache toi-même !

Lorsqu'un prolo n'a pas le manche en main

à cinq plombs du matin, de même qu'à midi sonnante, et qu'il arrive en retard de deux minutes, tu hurles comme un candidat guesdiste blackboulé :

« Vous aurez quarante sous d'amende, et si vous n'êtes pas content, ouste, à la porte !... » que brâme la charogne.

Bougre de cochon, on finira bien un jour par te demander sérieusement compte de la patée que les prolos t'ont foutue jusqu'ici, ainsi qu'à toute la vermine de ton espèce.

Ce jour-là, ce qu'on t'astiquera les côtes !

PAIRE DE PIGNOUFS

Cherbourg. — Encore un coup d'astiquage aux exploiters Albérigo et Pignot :

Non contents d'écortcher viés leurs ouvriers carriers, ils se sont mis en tête d'affamer des pauvres prolos qui foutaient une lichette de beurre sur leur pain noir, en trimbarrant les promeneurs à la Digue sur leur petiote barque, les dimanches et jours de beau temps.

Pour lors, les deux pignoufs ont foutu à la mer deux grandes carcasses de bateaux à vapeur.

Du coup, les pauvres prolos ne peuvent plus vivre.

Les trous-du-cul qui trouvent affreux que les anarchos parlent d'exproprier les richards au profit du populo, ne feraient pas mal de ruminer sur cette crapulerie :

Quoi c'est-y, sinon une expropriation ? Et la plus abominable qui puisse s'imaginer, puisqu'elle tue des bons bougres !

Voilà maintenant les pauvres lieux sans ressources : on leur vole leur clientèle... Vont-ils être indemnisés ? Ah ouat ! Vous n'avez pas regardé l'œil et les griffes de l'Albérigo et du Pignot.

Et, les camaros, n'allez pas imaginer que cette crapulerie est inconsciente. Foutre non.

Les deux pignoufs ont comme capitaine d'armement un jean-fesse, Auvray, qui, dans sa trouducuterie a cassé le morceau : ce chien de garde de la propriété, s'est vanté qu'il ferait crever de famine tous les pères de famille qui ont des petites barques.

Pour ça, y a pas d'erreur ! Ça ne sera pas la première fois que des prolos mourront assassinés par les capitalos.

Derniers tuyaux. — Voici que le fil spécial fait des galipètes, nom d'une bombe !

Il paraît qu'un exploitier de Cherbourg est en train de poursuivre le *Père Peinard* pour diffamation.

C'est-y le raticchon Duquesnay, ou bien Marais ou le Launay ?

De ça, je m'en bats l'œil ! Si cet exploitier croit me boucher la gueule, il est rien tourte : d'autres plus marioles que lui y ont usé leurs dents de vipères... Il ne prouvera qu'une chose : c'est qu'il a de la monouille pour graisser la patte aux records.

A LA PROCESSION

Montceau-les-Mines. — La Compagnie des mines de Montceau avait expédié à la dernière pèlerinade de Marie A la Coque, à Paray-le-Monial, un petiot convoi.

Il était composé d'ouvrières qui s'étaient fait gonfler leur œuf-à-la-coque, sans avoir reçu permission des marieurs patentés de la mairie et de la ratiche.

Paraît qu'elles devaient faire pénitence pour ça !...

A Paray, voici le programme : trois jours au pain et à l'eau, mais, en revanche patenôtres, oremus et sermons, à en avoir la dyssenterie ; — baladés processionnelles avec cantiques et bannières ; — poireautage dans cinquante églises ; — abrutissement sur toute la ligne... Une des tyresses qui avait fait partie de ce carnaval vient d'être conduite dans une maison de santé.

C'est la petite Pierrette Goujon, trieuse au port, vingt-deux ans, demeurant au Bois-du-Verne.

Rien de drôle que ses idoches aient démé-

nagé à ce régime de bondieuseries, à haute et forte pression.

Mais sûr, la pauvrete ne trouvera pas dans son nouveau bain autant de détraquées que dans les couvents, les chapelles et les confessionnaux de Paray-le-Monial.

OISEAU DE NUIT

Troyes. — Parmi les vilains oiseaux de la fabrique de bonnetterie Damoiseau, — le surveillant de nuit Bischoff est l'un des plus dégoûtants.

Ce chat-huant est toute la nuit à rouler ses quinquets en quête de mouchardises.

Un ouvrier esquiné qui s'endort, un métier qui s'arrête ou qui prend de la barbe, ça lui retourne les sangs : il chahute durement le roupilleur, le métier se remet à fonctionner, le prolo se remet à souffrir, et le patron continue à se faire du lard.

C'est pas fini là.

Chaque matin, cet oiseau de nuit s'arrache une plume et y va de son rapport : il se vante de son zèle à espionner les pauvres bougres ; il conseille de foutre un poil à celui-ci, de saquer celui-là : il signale le caractère indépendant de cet autre ; il énumère les métiers qui ont eu une minute d'arrêt ; il répète, en les dénaturant, les mots qu'il a entendus et même il en invente.

L'hypocrisie, la rosserie, la mauvaise foi de cette sordide charogne auront pourtant une fin.

On lui coule parfois des regards qui lui font frisco le long du râble. Il suffit de tousser brusquement derrière lui pour qu'il devienne couleur vert-de-gris, car il est aussi taffeur qu'il est crapulard ; il répand alors une odeur de roquefort en pénétration. Il a toujours l'air ahuri, il est sans cesse sur le qui-vive, comme s'il voyait des gnons voltiger autour de lui.

Bref, ce puant et gluant saligaud a la frousse.

Et il n'a pas tort :

Car l'opinion générale est qu'une farameuse tatouille chauffe pour le Bischoff et, quand il la recevra, probable qu'il ne criera pas : bis... choff !

DÉFENSE DE PIONCER

Que je ne quitte pas **Troyes** sans jaspiner une crapulerie de roussin :

L'affiche du père Peinard et la candidature pour la frime, ça fout à ressaut les vaches de la gouvernance. Aussi les bourriques ne négligent rien pour canuler les candidats à la flan et leur foutre six douzaines d'emmerdements dans les jambes.

Ces derniers jours, le copain Panas, candidat pour la forme à Troyes s'était affalé sur le banc d'un square. Engourdi par la chaleur, le camaro se fout à ruper.

Il avait à peine cligné de l'œil qu'un sacré sergot lui tombe sur le poil, le bouscule, l'engueule et pour finir lui passe les menottes. A moitié endormi, le copain n'y a vu que du feu. Quand il a voulu rouspéter, il avait les pattes prises, — et si bien, nom de dieu, qu'il en avait les poignets en sang et luxés.

Tellement qu'amené au poste, il a fallu aller relancer le médecin ; en l'attendant le quart d'œil effarouché manœuvrait comme unegourde pour panser le gas.

Le médocastre, un nommé Bazin, s'est amené enfin. Le copain lui a demandé un certificat constatant ses blessures ; mais, comme le charcutier est un candidat sérieux pour la foire électorale, il n'a rien voulu savoir, disant qu'il ne voulait pas se mettre mal avec la police.

Le camaro Panas a été tellement attigé qu'il n'a pu foutre son grain de sel dans les réunions électorales, comme il en avait eu l'idée.

Pour ce qui est du flicard, il a le numéro 27 — et il a rudement le trac d'avoir les abattis numérotés !

DIAFOIRUS LIMOUSIN

Limoges. — Quand un Diafoirus quelconque vient à chauffer une maladie et en

claque, les canards bourgeois battent des ailes en l'honneur de ces « jeunes disciples de la science, martyrs de leur dévouement », et patati et patata.

Mais, quand ces vise-au-trou laissent claquer un prolo, parce qu'ils ne veulent pas se déranger, personne ne souffle mot. C'est ce qui vient de se passer à Limoges :

Ces temps derniers, un jeune prolo pige une fluxion de poitrine dans des courants d'air d'atelier.

Eh bien, on a cogné en pure perte chez huit Diafoirus.

Oui, foutre, huit ! Huit à queue leu-leu !

Et pas un seul de ces rossards n'a daigné se déranger. Si bien que le pauvre gas a crampé le lendemain, faute de soins.

Ah, s'il y avait eu de la monouille sous le traversin, ce qu'ils se seraient grouillés pour venir lui enfiler des drogues.

COMMUNICATIONS

PARIS

— Le groupe *les Libertaires Ardennais* se réunit tous les mercredis 53, rue Louis-Blanc, à 8 h. 1/2 du soir.

— Les compagnons des 11^e, 12^e et 20^e se réuniront à l'avenir tous les samedis, à 9 h., chez le compagnon Mérieux, 83, rue des Haies.

Permanence tous les jours de 8 h. du matin à 8 h. du soir pendant la période électorale.

Les compagnons qui peuvent disposer de leur temps pour l'affichage sont priés de se rendre à cette adresse.

— Les *Enfants de la Nature*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, 118, avenue Kléber, salle Janton.

— Vendredi, 18 août, à 8 h. 1/2 du soir, grande réunion publique antiélectorale, organisée par les candidats abstentionnistes, au préau des Ecoles, 104, rue de Belleville.

— Samedi, 19, réunion antiélectorale au préau de l'école, 51, rue Ramponneau.

— Samedi, 19, au préau de l'école, 40, rue des Pyrénées, réunion abstentionniste organisée par les Egaux du XX^e.

Saint-Denis. — Vendredi, 18, grande réunion publique au préau des Ecoles (cours Chavigny). Les compagnons Prolo, Tortelier et Brunet sont invités à donner un coup de main contre les bourgeois.

Saint-Nazaire. — Réunion dimanche 20, à 4 h. de l'après-midi, au restaurant Bérteux, rue de Nantes, en face la gare.

Tous les copains sont invités.

Lyon. — Le dépôt du *Père Peinard* et de *l'Insurgé* et de toutes publications anarchistes est chez Marius Blain, 4, rue Romarin.

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et des environs sont invités à la réunion qui aura lieu dimanche 20 août, rue d'Inkermann, 144, à 7 h. du soir.

Très urgent.

Montpellier. — Le groupe communiste-anarchiste *l'Homme libre* se réunit tous les mercredis et dimanches, à 8 h. 1/2 du soir, au café du Plan-de-l'Olivier (1^{er} étage).

Les compagnons qui auront des brochures à nous offrir pour notre bibliothèque voudront bien les faire parvenir au compagnon Lenthéric, café du Plan-de-l'Olivier.

Lille. — Réunion tous les samedis soir, au Chalet du boulevard Victor-Hugo, 160, à 8 h. du soir.

Dimanche, soirée familiale, avec chants et poésies révolutionnaires.

Saint-Ouen. — Un certain nombre de camarades désirant faire une réunion samedi 26 courant, à la Maison Blanche, informent les camarades qui auraient l'intention d'en donner une, de la remettre au samedi suivant.

Bordeaux. — Les groupes de la ville ouvrent une souscription en faveur de la compagne et des

quatre enfants en bas âge laissés par le copain tué à Langon et qui se trouvent dans une situation des plus critiques.

Envoyer les fonds à A. Antignac, 13, rue de la Prairie, Bordeaux.

Aix-en-Provence. — Groupe anarchiste, réunion sabbatique du café de l'Eden, tous les samedis soir, à 9 heures.

Angers. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches matins, chez Heriché, rue de Paris, 46.

Tous les ouvriers s'intéressant à la question sociale sont invités à venir discuter avec les anarchistes.

Cette. — Tous les anarchistes sont convoqués, en vue de la propagande à faire contre les élections, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

Le Havre. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legouguec, 108, rue de Perey.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

Perpignan. — Le *Père Peinard* est en vente chez Joubert, kiosque du Palais, place Arago.

Grenoble. — Le groupe les *Semeurs Grenoblois* se réunit tous les jeudis et samedis de chaque semaine, 2, rue du Four.

Que les bons bougres qui veulent des affiches du Père Peinard au Populo ne lanternent pas, foutre !

Elles seront expédiées à raison de quarante sous le cent : envoyez les demandes à la vapeur.

Ce que je dis pour les copains de province, je le dis aussi pour ceux de Paris : qu'ils fassent vivement savoir le chiffre qu'il leur faut et le nom du candidat pour la jôôôrme de leur quartier.

Les copains de province qui font des affiches ou publient des flambeaux divers au sujet des élections seraient rudement chouettes d'envoyer deux exemplaires de chaque au Père Peinard, 4 bis rue d'Orsel.

Dans les villes où il n'y a pas de vendeur du Père Peinard, les bons bougres n'ont qu'à le demander à la bibliothèque de la gare : S'il n'y est pas en vente le bibliothécaire le fera venir.

PETITE POSTE

L. (2) et M. Nantes — L. Montceau — L. Lyon — R. St-Quentin — B. Vienne — H. Aix-en-Hotte — P. Beaune — C. Béziers — C. Argenteuil — D. Toulon — D. Cognac — D. S. Quirico — B. Mirepoix — B. Puyblain — M. Auxerre — B. Lyon — H. Saint-Nazaire — F. Reims — A. Roubaix — V. Lille — L. Havre — B. Nîmes — P. Angers — J. Surgères — H. Cherbourg. Reçu galette, merci.

Pour pousser à la roue de la Sociale. — D. Lyon, 10 fr. — D. S. Quirico, 2 fr. — L. Besançon, 2 fr.

Pour les Détenus. — D. Lyon, 10 fr. — T. Puyblain, 0.50.

Pour G. Mathieu. — La Mouline, 0.50 — Un Vitrier barbouilleur, 5 fr.

Bord. Mas. — T'ai écrit poste restante, Cab.

— E. Malatesta ayant eu tous ses effets et papiers brûlés par un incendie prie ses correspondants de lui renvoyer leurs adresses. Il reste toujours, 112, High Street. Islington N. London.

— Ne plus écrire à Duprat, rue Joquelet.

Le compagnon Brunet est actuellement dans la région de l'Est, lui écrire chez Bardot, 14, boulevard Voltaire, Dijon.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4bis, rue d'Orsel, Paris



— Hé l'ami, y a de la presse, avec la saison électorale?
 — M'en parlez pas, mille dioux! Si on laissait faire les candidats, ils videraient nos tonneaux dans le bec de leurs concurrents.